

Alduy, Cécile. 2017. *Ce qu'ils disent vraiment. Les politiques pris au mot* (Paris : Seuil)

Ruth Amossy

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/aad/3302>

DOI : 10.4000/aad.3302

ISSN : 1565-8961

**Éditeur**

Université de Tel-Aviv

**Référence électronique**

Ruth Amossy, « Alduy, Cécile. 2017. *Ce qu'ils disent vraiment. Les politiques pris au mot* (Paris : Seuil) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 22 | 2019, mis en ligne le 15 avril 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/3302> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.3302>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



*Argumentation & analyse du discours* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Alduy, Cécile. 2017. *Ce qu'ils disent vraiment. Les politiques pris au mot* (Paris : Seuil)

Ruth Amossy

---

## RÉFÉRENCE

Alduy, Cécile. 2017. *Ce qu'ils disent vraiment. Les politiques pris au mot* (Paris : Seuil), ISBN 978.2.02.131016.0) 393 pages

- 1 Cécile Alduy, professeure à l'Université de Stanford et chercheuse associée au Cevipof de Sciences Po, entend décrypter le discours politique à travers les mots utilisés par les différents aspirants français à la présidence. Le titre de son ouvrage, *Ce qu'ils disent vraiment. Les politiques pris aux mots*, qui fait écho à *Marine Le Pen prise aux mots* (2015), en collaboration avec Stéphane Wahnich, l'indique clairement. Elle a ainsi brassé deux millions cinq cent mille mots pour retrouver les fréquences dans leur entourage lexical et leur migration d'un candidat à l'autre.
- 2 Au-delà de ce qu'il nous apprend sur les discours des différentes personnalités politiques examinées, il est intéressant de se pencher sur ce travail scientifique pour voir comment il tente d'allier l'analyse lexicologique à l'analyse du discours en situation (avec une insistance sur la rhétorique et la stylistique) ; l'analyse quantitative à l'analyse qualitative ; et plus généralement, la description formelle à l'interprétation fine des données dans leurs enjeux socio-politiques. De ce point de vue, le livre se situe dans le sillage des travaux encore trop peu nombreux qui entendent mener de pair l'analyse assistée par ordinateur et l'analyse du discours en situation – comme, par exemple, ceux de Damon Mayaffre sur la parole présidentielle ou les discours de Nicolas Sarkozy. Si l'auteure reste assez discrète sur les problèmes théoriques et méthodologiques que soulève sa démarche, et ne situe pas son travail dans l'espace de

la recherche actuelle, une lecture attentive du processus d'analyse permet cependant de retrouver les principes d'une approche qu'on peut globalement qualifier de féconde.

- 3 Notons que l'auteure dit se donner ici un double objectif, à la fois scientifique et citoyen : entreprendre une analyse rigoureuse des discours politiques qui précèdent les discours de campagne à proprement parler, et éclairer le grand public. A la veille des Présidentielles de 2017, son livre aspire en effet à remplir un rôle citoyen en éclairant le public sur ce qui risque selon elle d'entraver le jeu démocratique : « la confusion des signes et le brouillage de la parole politique » (15), qui rendent souvent illisible la parole du candidat. Il s'agit donc, non pas de montrer le fonctionnement du discours de campagne, mais de prendre de la distance et de se situer en amont ; on peut ainsi dégager la logique qui sous-tend le discours des uns et des autres en éclaircissant, en contexte, le sens qu'ils donnent aux mots utilisés. L'opération se veut d'autant plus salutaire que ce sens diffère en fonction de leur emploi dans des constellations particulières qui révèlent, derrière des vocables souvent identiques, des visions divergentes du monde et de la société française. On n'en prendra ici qu'un exemple, l'usage différent que font Marine Le Pen et Mélenchon du terme de « laïcité » : pour la première il sert à restreindre l'islam sur la place publique, pour le second il s'agit de la séparation de l'Église et de l'État.
- 4 Il est intéressant de noter que, dans le choix qu'elle fait des années 2014-2016 à la veille des Présidentielles de 2017, Alduy établit (même si elle ne traite pas de la question) une continuité entre le discours politique et le discours de campagne, le second apparaissant comme un prolongement naturel du premier. On peut dès lors se demander s'il y a une spécificité de la parole électorale – mais tel n'est pas le but poursuivi par l'ouvrage, qui n'aborde indirectement le sujet que dans le cas particulier de Hollande.
- 5 Pour réaliser ses objectifs, l'auteure entreprend donc une enquête assistée par ordinateur – principalement à partir du logiciel Hyperbase qui relève aussi bien la fréquence que la constellation lexicale d'un mot donné et permet des comparaisons entre les discours de locuteurs différents. Elle dit y joindre ce qu'elle appelle une « analyse discursive et littéraire fine » dans le but de comprendre ce qui se dit sous les mots, à savoir de dégager les logiques profondes du discours. Cette démarche doit éviter, selon elle, de redoubler le simple commentaire médiatique (une question qui ne manque pas de se poser lorsque le spécialiste traite de la parole politique dont rend compte le journaliste). L'approche scientifique se veut donc ancrée, d'une part, dans ce qu'objective l'analyse quantitative au niveau des faits (par les fréquences et les rapprochements lexicaux récurrents) et d'autre part, ce qu'explique un examen en profondeur de la cohérence interne des discours, de leur tissage intertextuel et de leurs jeux de positionnement.
- 6 L'auteure a construit un corpus de 1350 discours de 2014 à début septembre 2016 pris dans leur diversité générique – livres, entretiens, blogs, tribunes, etc., à savoir les interventions publiques qui ne relèvent pas des discours de campagne à proprement parler, dans le but de relever des constantes. Dans la perspective lexicale adoptée, les différences issues des genres de discours ne sont en effet pas pertinentes – on se situe dans le cadre global du discours politique. Elle a sélectionné les femmes et hommes politiques les plus marquants durant ces années : Marine Le Pen, François Fillon et Jean-Luc Mélenchon, tout en tenant compte de François Hollande, Alain Juppé et Nicolas Sarkozy. Ce choix est justifié en fonction des critères suivants : la détermination

à concourir, avec une base électorale solide au vu des informations disponibles, et une présence constante dans l'arène politique. Dans l'objectif d'étudier non la compétition mais la composition du champ électoral, trois candidats éliminés sont également retenus dans la mesure où ils semblent nécessaires à « la cartographie des forces et options intellectuelles en présence » (25). Ils doivent aussi permettre de mesurer ce qui sépare le passé du présent. Quant à Emmanuel Macron, il n'est pas pris en compte dans la mesure où sa candidature, tardive, ne repose pas « sur la patiente construction d'une identité politique sur le long terme » qui peut se dégager d'une étude discursive (*ibid.*) Quoiqu'on pense de cette sélection, les résultats de l'analyse s'avèrent intéressants.

- 7 L'auteure prend en ligne de compte le caractère normé du discours politique, qui comprend ses codes médiatiques, rhétoriques et institutionnels, et commence par différencier l'adoption d'une langue de présidentiable de sa transgression (l'anti-système) – tous deux « signifient au public des positionnements politiques, un type de leadership, un rapport au pouvoir et au peuple » (33). Dans cette première partie qui se veut une « anatomie du discours politique », c'est la construction de l'*ethos* et à travers lui de la présidentiabilité qui est privilégiée. L'image de soi y est définie comme l'incarnation « dans sa propre personne physique et morale [d']un système de valeurs, une éthique, un rapport aux autres, un style de leadership et un positionnement politique reconnaissable » (40). Elle est censée prouver par la performance oratoire « les qualités du candidat, son être profond » confondu avec sa *persona*. Dans les stratégies de présentation de soi, est également pris en compte l'*ethos* préalable du candidat – Alduy parle de « leur image dans l'opinion publique » en soulignant son inertie. Dans cette perspective, les cinq analyses qui suivent s'inscrivent bien dans l'espace de l'analyse du discours et de la rhétorique. Elles montrent Marine Le Pen (paradoxalement) dans les traces du général De Gaulle, incarnation de la volonté et de la liberté du peuple français – la France libre étant chez elle synonyme de souveraineté ; Nicolas Sarkozy incarnant l'autorité, symboliquement celle du père de famille chère à la droite conservatrice ; Alain Juppé en analyste qui refuse de faire peur et choisit la figure du Père bienveillant qui s'avère n'être pas celui que privilégie l'électorat de droite ; François Fillon en figure christique construisant l'*ethos* d'une candidature morale de conviction et de vérité qui peut sauver la France du déclin ; François Hollande en témoin et rapporteur plutôt qu'acteur, dépersonnalisant la présidence et proférant une parole qui reste dans l'inaccompli ; Jean-Luc Mélenchon enfin, figure romantique du chef révolutionnaire prêt à se sacrifier pour sa cause, leader charismatique prêt à passer la flamme à tout moment. On peut voir ainsi ceux qui restent en cohérence avec les valeurs et les cadres cognitifs de leur famille politique, et ceux qui s'en écartent (Hollande, Juppé). Si le chapitre se termine sur un tableau des fréquences d'usage des pronoms personnels, sollicités par l'analyse, celle-ci dépasse cependant l'analyse lexicale pour explorer de façon plus large la construction discursive d'une image de présidentiable.
- 8 Le deuxième chapitre cherche à dégager le narratif que construisent les candidats, en l'occurrence un récit de quête dont le modèle abstrait est offert par les travaux classiques de Propp et de Greimas : une situation d'équilibre rompue par un élément perturbateur, l'intervention d'un héros et le retour final à l'équilibre grâce au héros qui comble le manque en ramenant l'objet matériel ou symbolique. Il faut donc dramatiser les enjeux de l'élection, dépeindre une crise qu'il faut résoudre. L'appareil théorique ici mobilisé semble un peu incongru dans l'ensemble de la démarche – sans doute l'auteure voulait-elle trouver une façon de rendre compte d'un aspect narratif pour lequel

l'analyse lexicale ne semblait guère appropriée. Dans une analyse un peu carrée, elle montre comment chacun remplit différemment les cases du schéma actantiel : l'équilibre perdu et l'âge d'or de la France éternelle pour Le Pen, la France forte et sûre de son identité pour Sarkozy, l'identité heureuse pour Juppé, la souveraineté et le rang de grande puissance européenne pour Fillon, l'idéal démocratique de la Révolution française pour Mélenchon (74). L'agent perturbateur est l'immigration, le mondialisme et le multiculturalisme pour Le Pen, la pensée de Mai 68, l'immigration et le terrorisme pour Sarkozy, les erreurs politiques et le déclinisme pour Juppé, la gauche irresponsable et dépensière pour Fillon, le discours clivant des extrêmes et le chômage pour Hollande, la monarchie présidentielle et le capitalisme mondialisé pour Mélenchon. Le héros est bien sûr le candidat lui-même, qui revêt les caractéristiques nécessaires à la résolution de la crise telle qu'il la dépeint. Si cette schématisation peut apparaître quelque peu réductrice, Alduy n'en insiste pas moins sur sa valeur cognitive. Ces récits sont pris comme des modèles d'intelligibilité du monde, qu'il revient aux hommes politiques de construire – et de faire admettre par l'électorat. Elle considère que cette mise en récit permet au candidat de cadrer le réel en mettant en lumière des thèmes pour lui porteurs tout en en mettant d'autres en sourdine (ex. l'islam plutôt que la pauvreté). A cela s'ajoute le fait que la description d'une situation catastrophique amène à désigner les responsables, ce qui est l'occasion d'un *negative campaigning* où chacun choisit la cible du dénigrement.

- 9 Enfin, Alduy examine les thèmes de la campagne, à partir de l'idée que l'imposition de certains thèmes au détriment d'autres est cruciale, et que les événements en cours favorisent parfois la centralité donnée à un thème particulier. Elle reprend la définition du thème, à ne pas confondre avec le mot, à Magali Guasari (2015), considérant que le thème est fait d'un réseau de synonymes, mots proches, antonymes, ou encore, syntagmatiquement, mots voisins ou co-occurents (94). Ce chapitre s'intéresse essentiellement à la répartition des thèmes du corpus : le politique, l'économique, l'Europe ainsi que la politique internationale et la sécurité ; l'environnement, l'éducation et la culture sont les parents pauvres, de même que la religion (absorbée dans le thème sécuritaire).
- 10 La deuxième partie de l'ouvrage se penche de près sur la parole de quatre candidats (Marine Le Pen, Fillon, Hollande, Mélenchon), et présente pour chacun d'eux une analyse approfondie fondée à la fois sur les récurrences lexicales, sur la constellation lexicale dans laquelle se situent les termes retenus, sur une historisation de leur usage politique (avec un examen du rapport à certaines figures du passé) et sur une mise en contexte de ces données quantitatives. Cette démarche permet de déboucher sur une interprétation qui met en lumière le positionnement des candidats et la logique politique de leur discours. On en dégagera certaines lignes de force, sans entrer dans le détail d'une analyse souvent complexe et riche.
- 11 En ce qui concerne le FN, c'est de l'extrême droite « normalisée » de Le Pen qu'il est question (« Marine Le Pen : une extrême droite normalisée »). Alduy effectue une opération de cadrage qui lui permet d'ordonner les données ; elle les situe en effet au sein de l'exigence contradictoire à laquelle se voit contraint de répondre le discours de la dirigeante : pour séduire, le discours FN se doit de reprendre à la fois la radicalité antisystème de Jean-Marie Le Pen, désormais éliminé dans l'opération de dédiablement du parti, et l'approche modérée et rationnelle de sa fille. Alduy montre que Marine parvient à le faire pour des raisons contextuelles : (1) en raison d'un

déplacement de la norme – la phraséologie d'extrême droite à pénétré dans le discours politique ; (2) en raison du nouveau contexte post-attentat. C'est dans ce contexte que l'analyste examine les fréquences lexicales : l'immigration continue à trôner mais elle se singularise par la fréquence des termes « fondamentalisme », « islamisme », « communautarisme », « salafiste » (133). Passant du niveau lexical à l'agencement du discours, Alduy montre comment Marine lie ces termes par des glissements lexicaux, des sauts interprétatifs et des ellipses ; et comment elle impose de nouvelles équations : immigration = fondamentalisme vs l'ancien immigration = chômage. Lors des attentats terroristes, c'est une rhétorique guerrière qui est mise en place. Alduy, après avoir détaillé les fréquences lexicales, synthétise en un mouvement interprétatif le sens profond qu'elles prennent dans la campagne des régionales de 2015 : la présentation d'un « monde binaire où s'opposent frontalement, et sans passage possible entre les camps, vrais Français, frontières étanches, sécurité, liberté, d'un côté, et de l'autre, « immigrés clandestins où se cacheront toujours plus de terroristes », communautarisme, islamisme, « barbares » et « soumission » (142). Suit une analyse du slogan « La France apaisée », qu'Alduy interprète comme l'envers de la présentation agressive des thèses ordinaires : face au tableau effrayant qu'elle dresse des dangers guettant le pays, Le Pen argue de la nécessité de pacifier celui-ci par les mesures qu'elle prône sur l'acquisition de la nationalité ou l'insécurité économique. A quoi s'ajoute « un féminisme de combat » qui instrumentalise la cause des femmes contre l'islam et s'intègre dans la notion de France apaisée. Alduy souligne, dans une remarque qui tient à la fois de l'analyse stylistique et du jugement de valeur, que la langue de Marine Le Pen euphémise, use de faux amis, inverse le sens des mots, si bien qu'elle doit être constamment décodée (161). Elle montre aussi comment Marine reprend, sous d'autres apparences, le discours frontiste de Jean-Marie dont elle prétend se démarquer. Cette rapide esquisse montre comment l'auteur allie analyse quantitative des fréquences lexicales, analyse du discours et analyse stylistique, et dégage une logique globale à l'aide d'un cadrage des données, au sein d'une pratique interprétative d'où l'évaluation n'est pas totalement absente.

- 12 La même démarche est utilisée dans les chapitres qui suivent, et on les passera très succinctement en revue. Sur Fillon, Alduy propose dans « Révolution libérale et contre-révolution conservatrice », le cadrage suivant : comment parvient-il à incarner une rupture alors qu'il est un vieux professionnel de la politique ? Elle note la fréquence de deux termes opposés : révolution et restaurer (165), examinant à partir de là les écarts de style marquant une violence « révolutionnaire », qui en fait s'allie à une vision conservatrice. Toujours sur le registre de l'analyse stylistique, elle étudie les métaphores et l'usage qu'en fait Fillon (par exemple « la France étouffée »), et tire de toutes ces marques une analyse de la construction d'*ethos* de l'homme politique, qui s'oppose en tous points à celui de Juppé. Elle s'attache de la même façon à un « vernis révolutionnaire » qui magnifie la seule révolte de droite ; à une valorisation de la liberté liée en fait à l'entreprise et au libéralisme ; au vocabulaire spirituel et religieux qu'emploie le politicien catholique (186), ainsi qu'aux valeurs traditionnelles qu'il promet : famille accompagnée de mérite, ordre, honnêteté – valeur famille qui a une traduction politique, ici qualifiée de « politique familiale et sociétale conservatrice » qui « rallie le peuple de droite en parlant sa langue » (196). En même temps Fillon, contrairement à Sarkozy, minimise la question de l'identité, tout en maintenant le cap sur un objectif d'immigration minimale. Le discours du candidat est donc examiné à la fois à travers ses vocables préférés, et à travers son usage des figures de rhétorique et

des traits stylistiques choisis, le tout sur fond de comparaison avec les hommes politiques de son propre camp – Juppé, ou Sarkozy – dont son discours le démarque.

- 13 Pour François Hollande « le président qu'on n'écouterait plus », Alduy propose le cadre suivant : le contraste entre la parole entraînant du candidat électoral en 2012, et celle du Président dans ses fonctions. Elle part d'une distinction intéressante entre la nature globale de ces deux paroles, l'une vendant du futur et l'autre façonnant le présent. Les logiques du discours sont différentes – une remarque d'ordre général qui guide l'analyse et pourrait aussi servir de point de départ à une réflexion plus poussée sur le discours électoral face au discours politique en-dehors des périodes de campagne, comme suggéré plus haut. L'auteure a recours ici à l'analyse du discours pour confronter la parole du candidat à celle du Président élu. Elle note les thèmes abandonnés, comme la critique du système économique et de ses conséquences sociales, ou la dénonciation de la finance, et l'abandon du registre familier au profit d'une parole abstraite ; elle relève les thèmes retenus mais traités différemment, en termes non plus de valeurs de gauche mais de mesures techniques. Elle en prend pour exemples « travail », « chômage », « avenir », « espérance », « changement » – ils ne recouvrent plus les mêmes réalités et ne s'alimentent pas aux mêmes émotions, dans un discours qui passe « du récit passionnel à l'analyse froide » (224). C'est donc la part du *logos* et du *pathos*, et le rôle changeant qu'ils jouent dans le discours du candidat et de l'élu, qu'examine l'analyse. Dans cette perspective, Alduy souligne que le Président Hollande parle des entreprises dans une langue technocratique et une série de formules qui créent « une novlangue administrative » (230), et plus encore, qu'il devient le « chantre des entreprises » et du numérique » (233) – battant de façon inopinée Fillon et les politiciens de droite sur ce qui était censé être leur terrain. Sans entrer dans le reste d'une analyse fouillée, soulignons qu'Alduy relève une construction d'*ethos* positive (homme des valeurs, de la dignité, de la responsabilité) qui ne parvient cependant pas à mettre les Français à l'écoute de leur Président – un échec dont l'auteure tente de détecter les causes dans les défauts de la communication politique de Hollande, une « stylistique de l'ennui » et une « parole désincarnée ». On trouve donc une fois de plus une opération de cadrage qui préside à une interprétation du corpus analysé ainsi qu'à une prise de position de l'analyste, laquelle utilise les instruments de l'analyse du discours et de la stylistique autant que ceux de l'analyse lexicale aidée par ordinateur et des statistiques.
- 14 Mélenchon, enfin (« Du tribun révolutionnaire au candidat des insoumis ? ) : la question qui cadre l'analyse est celle de la capacité du gauchiste connu pour ses outrances verbales à attirer un public plus désireux de réformes que de révolution (259). Pour Alduy, Mélenchon est l'auteur d'une véritable œuvre écrite sur des supports aussi bien traditionnels que digitaux, qui projette un *ethos* d'engagement et d'indignation : avec la légitimité que lui confère son style littéraire, il centre l'attention sur un individu habité par des convictions et une vision du monde (262). Alduy examine la richesse lexicale de ses textes et ses néologismes, son ironie et ses métaphores filées, les figures de rhétorique et les traits de style qui lui permettent de signifier une singularité éthique à travers une singularité stylistique. L'homme politique revendique par là une pensée indépendante qui rompt avec la langue de bois – et cela bien qu'il utilise un vocabulaire hérité du marxisme et du trotskysme, certes renouvelé par le lexique issu de la gauche altermondialiste et écologique. On voit comment l'analyse stylistique se marie ici avec un relevé lexical informatisé. En même temps, le chapitre examine une rhétorique, celle de l'indignation qui proteste contre l'injustice sociale et sa violence, dans un style



lui-même virulent destiné à stigmatiser l'ordre existant et le capitalisme. De façon plus inattendue, Alduy montre comment Mélenchon présente l'Allemagne comme un ennemi, qui devient un bouc émissaire à l'instar des immigrants de Le Pen. Elle examine ensuite le vocabulaire qui désigne une VI<sup>e</sup> République directe et participative qui doit voir le jour grâce à la révolution citoyenne. Pour ne pas limiter son public aux électeurs de gauche, Mélenchon choisit selon Alduy un langage à la fois intellectuel et populaire – qui soulève la question de la tension qui s'établit entre un langage élitiste et « une rhétorique populiste compensatoire » (287), entre une éthique humaniste et la stigmatisation de certaines catégories de personnes, entre un pacifisme déclaré et une attaque virulente contre des ennemis désignés. Alduy souligne ainsi que le discours du tribun reste écartelé entre des exigences contradictoires.

- 15 En fin de parcours, l'ouvrage se propose de « cartographier les nouvelles lignes de faille du paysage politique français » (302). Il s'attarde d'abord sur les stratégies de triangulation où le discours des candidats renvoie à celui d'autres tendances, ce qui produit un brouillage du sens et des positions – Alduy signale la façon dont chacun des candidats use de cette manœuvre. Elle examine également les valeurs qui permettent des clivages pour les électeurs. En l'occurrence, elle repère un décalage entre les attentes des électeurs telles qu'elles se dégagent d'une enquête du Cevipof, et l'offre des candidats de gauche : Hollande parle beaucoup de sécurité (à l'instar des candidats de droite) là où l'électorat de gauche attend égalité et justice, Mélenchon met en tête la souveraineté alors que ce n'est pas une valeur dominante du peuple de gauche, Fillon est en revanche en accord avec son électorat quand il met l'accent sur l'autorité. Sur le plan économique, on trouve une offre politique confuse marquée (par exemple) par l'évolution de Hollande vers le libéralisme, ce qui rapproche son lexique et son discours de ceux de Fillon. Dans le domaine de la culture, le discours de Le Pen se distingue par son ethnocentrisme préoccupé par l'immigration, concurrencé sur ce dernier point par Fillon – un thème sur lequel la gauche fait globalement l'impasse. L'ouvrage se livre donc ici, sur ces sujets comme sur le rapport au monde et à la nation, à une approche comparative qui permet à la fois de distinguer des grandes tendances, et de voir comment elles se recoupent de façon parfois inopinée. Alduy termine sur une réflexion sur le populisme à partir d'un examen des usages du mot « peuple ». Elle trace ainsi un parallélisme entre Le Pen et Mélenchon qui opposent tous deux le peuple aux élites, avec un populisme national et ethnicisant chez Le Pen là où Sarkozy pratique un populisme opportuniste et identitaire.
- 16 En bref : « Les mots des présidentiables désignent non seulement, auteur par auteur, des clés de lecture du monde contemporain, des systèmes de valeurs concurrents, mais également des obsessions et des interrogations collectives » (361). En s'y attachant, Alduy dégage des logiques discursives, des différences mais aussi des brouillages et des rapprochements imprévus. Elle montre comment on peut, à travers l'examen des mots mais aussi des discours en situation dans leur dimensions énonciative, stylistique et intertextuelle, repérer la logique de la parole et des positionnements et montrer comment s'est reconfiguré, à un moment précis de l'histoire, le paysage politique français.
- 17 En même temps, elle nous invite à réfléchir sur la démarche qui allie chez elle le quantitatif et le qualitatif, le lexical et le socio-discursif, le sémantique et le rhétorique. Et nous montre que si les relevés informatisés et les statistiques parviennent à faire sens, c'est en l'occurrence à travers une opération de cadrage.



indiqué d'entrée de jeu par l'analyste qui dégage un questionnement en fonction duquel vont s'organiser les données (lequel cadrage varie de cas en cas puisqu'il est censé être construit sur la base de ces mêmes données – sauf dans la partie fondée sur l'analyse structurale des récits qui impose un modèle préétabli, et de ce fait détonne un peu). L'alliance d'un cadrage qui met en lumière une problématique (par exemple, comment, dans le cas de Fillon, est-il possible d'allier veine révolutionnaire et conservatisme ?), et de l'analyse lexicale, rhétorique et discursive permet une démarche interprétative, au sein de laquelle l'auteure accompagne la description d'une évaluation, sinon d'une critique (ainsi, la contradiction entre deux tendances chez Mélenchon). Une démarche qu'il serait intéressant de confronter à d'autres pour avancer sur le problème encore non résolu des modalités selon lesquelles l'analyse quantitative et qualitative peuvent se combiner de la façon la plus fructueuse.

---

## AUTEURS

**RUTH AMOSSY**

Université de Tel Aviv, ADARR